

## « Révolution, épreuves initiatiques et symbolique du tissage dans *Le Métier à tisser* de Mohamed Dib »

Fatima BOUKHELOU  
Université Mouloud Mammeri  
Tizi-Ouzou

### Abstract

We propose in the present article a demonstration about the dimension of the weaving symbolic in *Le Métier à tisser*, the third part of the triptych of Mohammed Dib, published in 1957. In the light of a mythanalytic lecture (Gilbert Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*), we will show, at first, the relation between the weavers who work in the underground in such a womb's cavity which symbolises the preparing Algerian Revolution. At the second hand, we will prove that the presence of the teenager Omar in the cavity is a kind of an orphic diving, through which he would undergo many initial tests at the end of which he would emerge completely transformed, fully conscious of all what awaits him.

Après la publication par Mouloud FERAOUN- premier père fondateur de la littérature algérienne- du *Fils du Pauvre* en 1950-, Mohamed DIB<sup>1</sup> et Mouloud MAMMERI<sup>2</sup> vont tous deux publier la même année, en 1952, leurs premières oeuvres romanesques.

Ces trois romanciers donnent donc le ton de la naissance de la littérature algérienne, littérature écrite par des autochtones, mettant en représentation des univers autochtones vus de l'intérieur par des autochtones et non de l'extérieur comme cela avait été le cas avant cette date<sup>3</sup>.

La plupart des romans inauguraux de la littérature algérienne - 1950-1957 - mettent en scène des enfants comme personnages principaux. L'enfance est cette période des forces vives, inentamées et intactes. Elle symbolise l'instinct irréductible de liberté, de révolte en même temps qu'une prise de conscience précoce et aiguë qui va en s'affirmant. C'est aussi la rupture avec l'esprit du passé, englué dans les traditions aveugles, les superstitions, les tabous, ayant surtout

intériorisé la défaite séculaire et s'y complaisant. L'enfant est, par conséquent, cet esprit logique exempt des croyances toutes faites, suite à son passage à l'école française, dans les pièges de laquelle il tombe certes, mais qu'il arrive tout de même à déjouer. Le cas le plus éloquent reste celui d'Omar, personnage de *La Grande Maison*, et dont la lucidité et la clairvoyance sont stupéfiantes.

C'est justement Omar et son parcours, nous dirons plutôt son parcours initiatique que nous vous proposons de suivre, dans ce troisième volet du triptyque de DIB qui, entamant sa carrière avec *La Grande Maison* (1952), la poursuit avec *L'Incendie* (1954), *Le Métier à tisser* (1957), trilogie qui se veut une vision d'ensemble de la société algérienne, de son évolution entre 1939 et 1942. Conscient de son rôle d'artiste, témoin de sa société, Dib, qui s'est dit aussi « écrivain public », fonde son écriture sur un réalisme total basé sur une description minutieuse, de la société algérienne. Le triptyque *Algérie* élabore en quelque sorte l'histoire de la vie quotidienne et de la conscience populaire algérienne. Au moment même où l'on conteste l'entité de la nation algérienne, Dib se fait le témoin de son existence.

Notre communication, qui s'intitule « Révolution, épreuves initiatiques et symbolique du tissage dans *Le Métier à tisser* de Mohamed Dib » consistera à mettre en évidence l'importance de la symbolique du tissage à la lumière d'une lecture mythanalytique durandienne<sup>4</sup> dans la scénographie de cette œuvre romanesque et les effets de cette même activité sur l'évolution de la personnalité et la prise de conscience de l'enfant Omar, évolution et prise de conscience dont la maturation sont analogues à celle du peuple algérien en passe de prendre son destin en mains pour **révolutionner** l'ordre du monde.

Personnage évaluateur dans les trois romans dibiens, Omar cumule toutes les compétences évaluatives notamment dans ce troisième volet, c'est en effet au travers de son regard que nous sommes conviés au « spectacle »- si nous pouvons nous permettre l'expression- d'abord à Dar Sbitar, ensuite à Bni Boublen, et enfin dans la cave des tisserands. C'est donc à travers cette évaluation et l'évolution de cette évaluation que nous allons suivre l'évolution des événements et appréhender la symbolique du tissage, sa prégnance et ses effets sur l'état d'esprit, la prise de conscience et le processus

d'individuation<sup>5</sup> d'Omar dont la préfiguration était déjà en gestation dans *La Grande Maison* :

Irréductible, pur, un instinct implacable, toujours en éveil, le dressait contre tout. Omar n'acceptait pas l'existence telle qu'elle s'offrait. Il en attendait autre chose que ce mensonge, cette dissimulation, cette catastrophe qu'il devinait. (...) Il ne croyait pas aux paroles des grandes personnes, il ne reconnaissait pas leurs raisons, faisait peu cas de leurs sérieux(...). Sous leurs regards souverains, il se consolait en secret de son jeune âge en comptant sur l'avenir pour prendre sa revanche.<sup>6</sup>

Comme on le voit, le choix de l'enfant<sup>7</sup> par les romanciers algériens dans leurs premières œuvres n'est guère fortuit : l'enfance préfigure un changement profond et une mutation réelle dans la personnalité. Elle est un stade important dans la mesure où elle répond aux attentes de la collectivité dont elle assure la pérennité et qu'elle rassure sur l'avenir, mais elle annonce surtout des changements notables dans la conscience. Elle est la manifestation de la fin d'une étape de la pensée, d'une manière d'être- au monde et au- temps. Elle signe de la sorte l'achèvement d'une époque, mais elle est essentiellement l'amorce du processus d'« individuation » de la conscience, qu'elle vient renouveler et développer.

Notons que *Le Métier à tisser* semble présenter une double spécificité par rapport aux deux premiers romans dibiens : d'une part, il montre une prise de conscience, qui, ayant pris forme dans les romans précédents, culmine vers son parachèvement ; d'autre part, il se distingue par une quasi absence de la figure féminine, laquelle était prégnante par son omniprésence dans *La Grande Maison* et *L'incendie*. Cependant, l'absence de la femme dans *Le Métier à tisser*<sup>8</sup> est largement contrebalancée par une omniprésence masculine, laquelle, loin de nier la présence féminine, vient la compléter et la relayer avec force : la femme ayant déjà donné de la voix et s'étant épuisée à le faire. Preuves en sont ces images de Aini, « *vieille prématurément* », s'abandonnant dans son sommeil et Omar la contemplant avec consternation et pitié : « *Omar sentait qu'un gouffre se creusait entre lui et cette femme défigurée par le sommeil. Il restait*

*saisi et comme étranger devant tant de faiblesse et d'abandon. Entre sa mère et la vieille qui gisait là, qu'y avait-il de commun ?<sup>9</sup>»*

Dans *Le Métier à tisser*, DIB attribue l'activité du tissage à des hommes, conséquemment, il inverse les deux régimes de l'image, tant diurne que nocturne, qu'il parvient à conjoindre, en conférant les caractéristiques, les postures des figures féminines et même leurs activités<sup>10</sup> à des hommes, et ce, au fond d'une cave, sorte de grotte utérine, où l'ordre du monde dominant s'inverse, s'efface peu à peu au profit de l'ordre dominé qui s'instaure et, progressivement, se retrouve en voie d'être restauré, à la faveur de l'inlassable activité de tissage à laquelle s'adonnent les ouvriers.

Une telle image ne laisse pas de rappeler l'image de Pénélope tissant le jour et défaisant sa tapisserie la nuit dans l'attente du retour d'Ulysse. Mais plus encore, pareille posture induit sans conteste les deux régimes de l'image, car selon Gilbert Durand, « *les instruments et les produits du tissage et du filage sont universellement symboliques du devenir (...) Il y a d'ailleurs constante contamination entre le thème de la fileuse et celui de la tisseuse, ce dernier se répercutant d'autre part dans les symboles du vêtement, du voile.*<sup>11</sup> »

Dans cette cave malodorante, enténébrée et humide- rappelons que toutes ces caractéristiques appartiennent au régime nocturne de l'image, et acquièrent de ce fait des valences extrêmement positives- des hommes s'adonnent au tissage de couvertures. Ce sont des travailleurs du jour « nocturne », de la nuit « diurne »<sup>12</sup>, accomplissant des activités dévolues ordinairement à la femme, et qui, ce faisant, inversent le temps. Ils tissent à contre-courant, à contretemps du temps usurpé et usurpateur de la période coloniale, et oeuvrent à la restauration de l'homme, à l'instauration d'un monde nouveau.

Le monde souterrain, chtonien, est grouillant de vie, telle une ruche d'abeilles bourdonnante d'une activité fébrile, préparant, dans la grosse marmite qui bout, les ingrédients, de la Révolution :

Les tisserands avaient des gestes prompts. Le vieil ouvrier garnissait de chaîne, dans l'encoignure la plus profonde, les fusées en roseau dont une pleine caisse baillait près de lui. Son rouet grinçait infatigable, produisant un bruit de grosse marmite qui bout<sup>13</sup>.

Le monde « marche » sur la tête de ces ouvriers qui, enfermés dans ce sous-sol, s'activent à tisser le renouveau, supportant sur leurs épaules le monde ancien, auquel va se substituer un monde nouveau, en gestation dans cette fosse, et dont ils vont symboliquement enfanter. Telles des fourmis géantes dans des termitières en train de préparer le grand Œuvre, ces ouvriers travaillent à l'avènement des temps nouveaux :

Une pensée saugrenue lui vînt en tête : « Nous pourrions aussi bien être de ces mendiants qui occupent la ville. Ils ont l'air même l'air moins terribles que nous. Nous sommes là, et le monde marche au dessus de notre tête.<sup>14</sup>

Ces tisserands tissent la volonté du peuple, la raffermissent et la confortent, ils tissent la toile de la résistance et la colorent, la teignent, l'imprègnent de force et de patience, de souffrances et de douleurs afin de la faire forte, indestructible.

Seuls se faisaient entendre à présent la fuite des navettes, les incessants battements des ros ou le bruit régulier et doux du rouet de Ba Skali. Les tisserands se démenaient, pieds nus, en chemise et pantalons usés, maculés de teinture. Ils s'acharnaient sur leurs métiers avec une expression dure et impénétrable<sup>15</sup>.

Cette activité, infiniment délicate, est l'œuvre d'hommes rudes, sans raffinement aucun, mais qui, dans leur cave et leur misère, vont peu à peu prendre conscience de leur condition de damnés. Il y a là une indéniable inversion de régime, dont le sens ne devrait pas nous échapper. Il eût été normal que ce fût des femmes qui eussent été là à tisser des couvertures. Or, DIB inverse les normes et attribue cette tâche à des hommes qui s'en acquittent avec ardeur et conviction, non pour la contrepartie d'un salaire misérable, mais plutôt comme s'ils étaient mus par la nécessité de préparer la trame d'un univers naissant, d'un univers au sein duquel palpite une conscience embryonnaire, en train de se tisser et de naître, de prendre forme. C'est la genèse de la Révolution, laquelle éclatera au grand jour, le moment venu, ainsi que le préfigure ce dialogue ayant lieu entre les deux tisserands aux positions diamétralement opposées que sont Hamedouch, adepte de l'action directe dont l'effet pourrait être non seulement désastreux mais encore inefficace et Ocacha, homme des convictions et des luttes

de longue haleine, - qui s'était chargé de prendre Omar sous sa protection et de l'initier progressivement :

Hamedouch riposta : « Tu es l'homme d'un rêve. »

(...)Oacha sourit. Lorsqu'il eut(...) tourné l'ensoupleau et raccroché la tempia, il frotta une allumette, porta la petite flamme ondoyant vers le mégot qu'il serrait entre ses lèvres, en inclinant la tête de côté.

- Il nous faut ce rêve, répondit-il<sup>16</sup>.

La flamme et l'allumette d'Oacha constituent le rêve qui anime ce tisserand « des jours meilleurs » et font incontestablement référence au feu qui viendra alimenter la forge de la Révolution et inverser l'ordre du monde colonial.

C'est alors que la symbolique prend tout son sens : d'une part, ces tisserands produisent du fil « tissu et destin », et utilisent le fuseau qui suggère par le mouvement circulaire un talisman contre le destin, et d'autre part, ils travaillent à contre-courant du temps profane/colonial/usurpé /instauré, ils reprennent l'œuvre primordiale et la poursuivent, inversent le régime de l'image : « *le tissu, comme le tissulaire, est image d'une continuité où toute interruption est arbitraire, où le produit procède d'une activité toujours ouverte sur la continuation...* » assure Durand qui ajoute que « *l'isomorphisme du végétal et du tissu, inclus dans le schème de la continuité, est donc flagrant et s'oppose au séparatisme de la cellule.* » Et Durand de conclure que « *Chaîne et trame,(...) croisent solidairement leurs intentions contraires, et Yin et Yang sont comparés pour cela par le taoïsme au « va-et-vient de la navette sur le métier à tisser cosmique. (...), la technologie des textiles par le rouet, le fuseau comme par ses produits, fils et étoffes, est donc dans son ensemble inductrice de pensées unitaires de rêveries du continu et de la nécessaire fusion des contraires cosmiques.* <sup>17</sup>»

Aussi pouvons-nous dire que Oacha, Choul, Zbèche et Omar et tous leurs compagnons œuvrent en silence et avec acharnement à l'inversion des temps, à la restauration du monde, à l'instauration de jours meilleurs, qu'ils y travaillent assidûment en attendant que viennent ceux qui allumeront la flamme de la Révolution pour libérer la Nation opprimée.

Ils se tiennent dans cette cavité utérine, patients et persévérants, à maintenir le lien avec le passé pour le re-tisser avec l'avenir, ils constituent cette transition jamais détruite, toujours présente, avec le devenir. Et contrairement aux mendiants qui viennent mourir dans les rues- figurant le passé ayant-été et révolu - ils sont cette raison d'être, cette conscience qui refuse de mourir, ce passé immémorial qui témoigne<sup>18</sup>, persiste et résiste. Ainsi peut-on dire que ces hommes tisserands font acte de résistance et de persévérance contre le temps, la misère et l'oubli. Ils figurent la fidélité à cette culture/résistance qu'ils maintiennent vivante en contribuant à son tissage. Ils font surtout œuvre de patience- inépuisable-, et figurent exactement les opposés de cette foule de mendiants errant dans les rues de la ville en promenant sa faim et sa misère. Dib met en représentation deux images inversées qui se renvoient dos à dos et servent à mieux rendre compte de la réalité de la situation. Si les gueux d'en haut n'en peuvent plus et se laissent mourir, ceux d'en bas persèverent dans leur tâche, en dépit de la lassitude et de la misère qui les étreignent.

Ces postures et ces gestes répétitifs de tissage mettent ces hommes à l'abri des changements et leur permettent de demeurer dans la pérennité. « *La possession du rythme secret du devenir n'est-elle pas déjà gage de la possession de l'événement à venir ?* »<sup>19</sup> se demande à juste raison Gilbert Durand. Ces tisserands de la cave, du jour nocturne, « bouleversent le monde », le « font sauter » et oeuvrent à sa re-constitution, ils inversent ses règles, le font et le refont inlassablement. « *Des hommes comme nous sont la mesure de toute chose : celle qui permet de juger un pays, un peuple, un monde* »<sup>20</sup>, dit l'un deux. Ils sont là, à tisser le temps du devenir, de l'avenir, à contre-temps, à contre-courant, jusque tard dans la nuit, se soustrayant ainsi aux regards éveillés et épiants. Ce faisant, ils figent le temps et le conservent, avec, chevillé au cœur, l'amour de la mère-patrie spoliée et la certitude de sa libération : « *O ma petite mère, ma petite mère..* » fredonne la voix gracile et douce de Zbèche, laquelle, émanant du fond du sous-sol, « *remplit peu à peu la cave et éveille l'attention de tous* »<sup>21</sup>. Et la symbolique de la mère n'est-elle pas celle de la mère- patrie, ici, de la patrie spoliée et opprimée ?

De telles images de tisserands sont d'une extraordinaire prégnance, en effet, elles sont le symbole de la répétition même du temps, cet acte de tisser interminablement – notons qu'ils sont chichement payés et uniquement les jours de fête-mention dont la teneur est pleine d'ambiguïté – ce qui donne à comprendre d'une part que la paye est dérisoire mais qui laisse surtout entendre, que quel que soit le montant de la somme, les hommes/tisserands/symboles de la psyché ne lâchent pas prise, que le combat pour eux n'a de fin, qu'ils sont là, inlassables et obstinés, à tisser la trame du passé avec le futur. Ainsi, le fait que des adultes et des enfants soient là dans cette cave - analogue à la cavité utérine/ ventre maternel-, à tisser imperturbablement, est signe que la lutte pour la reconquête de la dignité reprend de plus bel, qu'elle est en passe de se poursuivre, que le temps ne s'est pas arrêté, mais qu'il travaille en douceur, en vigueur et en profondeur.

Omar « regardait son dévidoir tourner. Ces gens, ces Choul...Il les scruta. Ils ressemblaient à des hulottes ayant élu domicile dans des demi-ténèbres du sous-sol<sup>22</sup> et son évaluation est portée à son comble, en raison de sa prise de conscience qui va culminant. Et de fait, ces tisserands contribuent aussi à « tisser » jusqu'à sa propre personnalité, en l'initiant à la patience et à la persévérance, en lui faisant prendre conscience de la réalité des choses. Ils le font advenir homme, responsable, apte à se mesurer à la vie, à prendre à bras le corps l'existence. Cette cave dans laquelle pénètre Omar est une sorte de labyrinthe abyssal, car « si les schèmes ascensionnels ont pour atmosphère la lumière, les schèmes de la descente intime se colorent de l'épaisseur nocturne<sup>23</sup>. »

C'est au sein de cet « espace utérin » qu'Omar va subir moult épreuves au terme desquelles il adviendra complètement autre. L'enfant qui s'était s'enfoncé, tel un Serpent<sup>24</sup>, dans les entrailles de la Terre, dans la dimension chtonienne, va être initié, mis au secret. Il va peu à peu sentir, entendre, comprendre<sup>25</sup> et forger ses propres opinions.<sup>26</sup> Il s'affirme, advient progressivement adulte comme le montre sa contribution aux dépenses de la maison, ce qui n'est pas sans lui procurer de grandes satisfactions morales, conscient qu'il est de participer au bien-être de sa mère, dont les criailleries et les

jérémiades s'espacent comme si elle même subissait une sorte d'enchantement auquel, confiante, elle s'abandonne : « *Le dos accoté au mur, elle dormait (...) Omar comprit qu'une chaleur bienfaisante avait fini par gagner les membres de sa mère.*<sup>27</sup> »

Témoin de la sérénité de Aini, Omar est conscient d'y avoir grandement contribué et ne manque pas de s'en réjouir. L'initiation auprès des tisserands a donc porté ses fruits, et ses effets ne tardent pas à se faire sentir non seulement sur le psychisme de l'adolescent mais aussi sur sa pensée :

Les jours s'écoulaient. Omar mûrissait. Il n'était pas plus gauche ni moins vif à saisir les choses qu'un autre. Il avait acquis une bonne dose d'expérience depuis qu'il travaillait ici. Les mauvais traitements n'avaient plus autant d'effet sur lui qu'aux premiers jours. Il avait appris à se défendre<sup>28</sup>.

Mais c'est notamment sa maturité intellectuelle qui est frappante. Lorsqu'Oacha, à qui il est très attaché, le presse de l'accompagner, Omar répond par la négative. Par ailleurs, il refuse de se joindre à Hamedouch- devenu entre temps son ami- et de passer à l'action directe comme ce dernier le lui demande, car tout adolescent qu'il est, Omar a bien compris que les temps ne sont pas encore venus, que de telles opérations sont non seulement inefficaces mais surtout désastreuses : « *C'est bien, Hamedouch, tu en tueras un, et même plusieurs. Et après... qu'est-ce que tu feras ?*<sup>29</sup> »

La prise de conscience d'Omar est telle qu'il est prêt à se sacrifier pour sa mère, tout autant la mère maternelle que la mère-patrie : « *Je préfère mourir pour que maman vive*<sup>30</sup>. » Ainsi, le jeune gringalet, ramené naguère de force dans cette cave pour gagner quelques sous, se retrouve, au contact de ces tisserands, à songer à sa mère qu'il lui faut sauver, à « *sa liberté qui était à lui, et dont il devait se servir selon ce que sa volonté lui dicterait.* »<sup>31</sup>

Une douce certitude imprègne l'esprit d'Omar, le fait se sentir accordé au monde et lui fait prendre conscience de sa maturité : « (...), *un sentiment chaleureux de satisfaction, tout nouveau pour lui se pelotonnait dans son cœur* ». <sup>32</sup> Ce sentiment de plénitude, qui l'inonde, lui vient de cette journée passée dans la cave à dévider des écheveaux de laine. Plénitude suggérée et renforcée par

l'évocation de la douceur de la laine, venant se nicher au tréfonds de son âme, tel un oiseau gracile et fragile mais agile et résistant, annonciateur de changements positifs. Une lumière irradie l'âme de l'adolescent, l'emplit de sensations euphorisantes : c'est la vie et le désir de vivre, d'exister, qui s'insinue en lui, s'enracine en lui, délogeant tout sentiment de désespoir et d'impuissance :

Omar s'était mis dès lors à éprouver une sensation qu'il ne savait à quoi se référer. C'était comme si une veilleuse l'éclairait en dedans entretenant en lui une flamme calme et vivace. (...) Cependant, une lueur chétive, qui avait longtemps hésité à s'avouer, s'était insinué dans l'espace, et la pluie avait donné des signes de trêve.<sup>33</sup>

C'est comme si la nature s'était mise au diapason de l'état d'esprit de l'adolescent, lui accordant la grâce de reprendre des forces pour l'accomplissement de sa quête. Etat de grâce qui s'étend jusqu'au cœur de Aîni. Et le Cosmos tout entier, comme averti des événements à venir, prend sur lui de rasséréner Omar, de le r-assurer :

Il regardait le paysage enclos par la nuit ; la terre semblait doucement. Il respirait le parfum infini et vif de la campagne. Ce fut un monde dépouillé, apaisé, qu'il eut ensuite sous les yeux : la nuit était tombée. Une paix venue des profondeurs gonfla le cœur d'Omar.(...)

D'ultimes épreuves initiatiques attendent cependant Omar, au terme desquelles il redeviendra Autre. Deux de ses camarades, Hamedouch et Choul, lui infligent une terrible correction, au cours de laquelle l'adolescent, qui s'était battu comme un lion, perd deux dents : « *Il fut pris de rage à cette vue, des larmes montèrent à ces yeux.* <sup>34</sup> ».

L'on peut dire qu'Omar, dans cette confrontation avec ses compagnons, paye le prix de son initiation, laquelle avait commencé bien plus tôt dans la cave des tisserands. La descente du héros dans cet espace utérin peut correspondre à un rite initiatique du *regressus ad uterum*, lequel serait, selon Mircea ELIADE « *un retour à l'origine préparant une nouvelle naissance, mais celle-ci ne répète pas la première, la naissance physique. Il y a à proprement parler renaissance mystique, d'ordre spirituel, autrement dit accès à un mode*

*nouveau d'existence (participation au sacré et à la culture ; bref, « ouverture » à l'Esprit<sup>35</sup>).*

La renaissance d'Omar se parachève par sa baignade dans la rivière Saf-Saf- appellation qui est des plus significatives. Cette plongée dans les eaux salvatrices et purificatrices constitue l'ultime étape de la longue série d'épreuves initiatiques subies par le jeune héros du *Métier à tisser*, au terme desquelles il émerge tout transfiguré. Le rituel opère et la communion avec le Cosmos est des plus réussies. Au terme du récit, la description d'Omar est d'une rare éloquence : le jeune garçon s'est délesté de son ancienne enveloppe pour en acquérir une autre. Tel un Serpent Cosmique<sup>36</sup> dont Carl-Gustav JUNG nous dit qu'il «est un symbole expressif de l'assimilation et de l'intégration, de la partie opposée, c'est-à-dire de l'ombre», il émerge des flots et renaît au monde, plus fort, plus aguerri, le visage imprégné de gravité, le corps se dressant bien haut, « le cœur sautant dans sa poitrine sous l'effet d'une joie insensée », « étreint par un impossible espoir <sup>37</sup>».

La joie et l'espoir qui emplissent son cœur sont signes incontestables que l'initiation est accomplie, car s'étant nourri à même le précieux limon primitif<sup>38</sup> enfoui dans les entrailles de la forge mythique accoucheuse d'idées révolutionnaires, il détient désormais l'Arme qui lui permettra de chasser la présence intruse. Et de fait, toute l'attitude altière, « sérieuse et presque farouche <sup>39</sup>» que Dib décrit éloquemment, témoigne du nouvel état d'esprit du jeune héros : désormais, l'enfance est une étape bien dépassée par et pour Omar. Ses épreuves initiatiques l'ont forgé et contribué à son évolution, le préparant à entrer de plain pied dans l'étape suivante : celle de la Révolution.

## Références :

---

1 - Mohamed DIB, *La Grande Maison*, Paris, Seuil, 1952.

2 - Mouloud MAMMARI, *La Colline oubliée*, Paris, Plon, 1952.

3- Nous faisons référence aux écrivains français d'Algérie (dits de l'Ecole d'Alger) dont Albert CAMUS, Emmanuel ROBLES, Jean PELEGRI et autres...

4 - Gilbert DURAND, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire. Introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Bordas, coll. « Études », 1969, 371.

5 - Ce processus d'individuation est surtout à appréhender sous un angle mythanalytique et correspondrait davantage à des épreuves initiatiques au sens où l'entend Mircea ELIADE dans *Aspects du mythe* Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1975.

6 - Mohamed DIB, *La Grande Maison*, Paris, Le Seuil, 1952, p. 115-116.

7 - Un aspect essentiel du thème de l'enfant est sa futurisation. L'enfant est un avenir en puissance. C'est pourquoi l'apparition du thème de l'enfant dans la psychologie individuelle est, en général, une anticipation d'un développement à venir, même quand, à première vue, il semble s'agir d'un morphème rétrospectif. La vie est un courant qui s'écoule vers l'avenir et non un barrage de reflux. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si « les sauveurs » des mythes sont souvent des enfants-dieux. Ce fait correspond précisément aux observations de la psychologie individuelle qui montrent que « l'enfant » prépare un changement futur dans la personnalité. Dans le processus de l'«individuation» il anticipe la figure qui résulte de la synthèse des éléments conscients et inconscients de la personnalité. Il est donc un symbole réunissant les contrastes, un médiateur, un sauveur ; c'est-à-dire un « formateur du Tout<sup>7</sup> ». Carl-Gustav Jung et Charles Kerényi, *Introduction à l'essence de la mythologie*, Paris, Payot, 1953, p. 138.

8 - La figure de Aini, omniprésente dans les deux premiers romans, s'estompe progressivement dans *Le Métier à tisser*.

9 - *Le Métier à tisser*, *op.cit.*, p. 37.

10 - Dans le régime nocturne de l'image, toutes les activités du tissage sont dévolues à la femme dont l'archétype semble être la figure de Pénélope : « Filer : recommencer. Cet éternel retour au même organise les métaphores du travail féminin. Travail du rêve de création, infini. A filer, la fileuse se fait tout-puissance, ambiguë... Lui l'époux, pourrait bien, comme les autres hommes, la tromper et se faire passer pour un autre. Anticipation d'une fileuse sur l'avenir. Pénélope dira qu'Ulysse n'a pas le droit d'être fâché par la reconnaissance qu'elle fait de lui tardivement. Elle n'aurait pas oublié son identité, elle aurait plutôt reconstruit cette même identité. Elle réclame pour sa patience de fileuse, pour sa résistance de femme, d'autres droits, d'autres égards. » *Dictionnaire des Mythes littéraires*, dir. Pierre BRUNEL, Paris, Éditions du Rocher, 1988, p. 621-622.

11 - Gilbert DURAND, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, *op.cit.*, p. 371.

12 - Remarquons les oxymorons prégnants de sens.

13 - *Le Métier à tisser*, *op.cit.*, p. 50.

14 - *Idem.*, p. 47.

15 - *Ibidem.*

16 - *Le Métier à tisser*, *op.cit.*, p. 162.

17- Gilbert DURAND, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, *op.cit.*, p. 371.

18 - Signalons que dans la société berbère et donc maghrébine, les couvertures sont tissées avec des motifs décoratifs, qui « présentent une grande ressemblance avec les

---

peintures rupestres de la Préhistoire et les décors des poteries antiques retrouvés dans tout le Maghreb ». Mohand Akli HADDAOUI, *Le Guide de la culture berbère*, Ina-yas, Paris, Méditerranée, 2000, p. 160.

19 - DURAND, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, op.cit., p. 372.

20 - *Le Métier à tisser*, op.cit., p. 64.

21 - *Idem.*, p. 71.

22 - *Le Métier à tisser*, op. cit., p. 30.

23 - DURAND, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, op.cit., p. 250.

24 - « Cet animal qui inspire le dégoût est loin d'être négatif dans la symbolique berbère : il représente la vie dans son expression la plus primitive (absence de pattes, indifférenciation du tronc et de la tête), mais aussi la force vivifiante qui anime le monde et le fertilise ». Mohand Akli HADDAOUI, *Le Guide de la culture berbère*, Ina-yas, Paris, Méditerranée, 2000, p. 162.

25 - « C'est en existant que nous comprenons l'être. L'ontologie c'est notre existence même. En tant que fait -avec tout ce que ce participe substantifié comporte de passé et de temps- nous nous élançons vers nos pouvoirs -être- c'est-à-dire esquissons la condition de toute connaissance. » Emmanuel LEVINAS, *En découvrant l'existence avec Husserl et Heidegger*, Paris, Librairie J. Vrin, 1967, p. 67.

27 - *Le Métier à tisser*, op.cit., p. 36.

28 - *Le Métier à tisser*, op.cit., p. 78.

29 - *Idem.*, p. 170.

30- *Idem.*, p. 37.

31- *Idem.*, p. 170.

32 - Op. cit., p. 34.

33 - *Op. Cit.*, p. 35.

34 - *Le Métier à tisser*, op.cit. , p. 196.

35 - Mircea ELIADE, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1975, p. 103.

36 - « Cet animal qui inspire le dégoût est loin d'être négatif dans la symbolique berbère : il représente la vie dans son expression la plus primitive (absence de pattes, indifférenciation du tronc et de la tête), mais aussi la force vivifiante qui anime le monde et le fertilise ». Mohand Akli HADDAOUI, *Le Guide de la culture berbère*, Ina-yas, Paris, Méditerranée, 2000, p. 162.

37 - *Le Métier à tisser*, op.cit., p. 205.

38 - Il y a là encore une autre image qui vient conforter l'image du Serpent Cosmique, il s'agit du Dragon mythique dont BACHELARD soutient qu'il « est un être du forgeron et de l'orfèvre, il est un symbole qui unit la terre forte et la terre précieuse ». Gaston BACHELARD, *La Terre et les Rêveries du repos*, Paris, Librairie José Corti, 1948, p. 279.

38 « Le cœur d'Omar sauta dans sa poitrine sous l'effet d'une joie insensée. Un impossible espoir l'étreignit, sa gorge se contracta et il crut qu'il allait pleurer. Il

sortit de l'eau, se rhabilla. Grave, il reprit le chemin de la ville. (...) Sur ce corps haut, qui avait tendance à se dégingander, se dressait la tête pointue avec ses petits yeux noirs. Le front droit et uni se posait comme une brique pleine au dessus des sourcils et s'ombrageaient d'une touffe de cheveux rêches... Le visage avait une expression sérieuse, presque farouche.» *Le Métier à tisser, op.cit.*, p. 205.

39 - « Le cœur d'Omar sauta dans sa poitrine sous l'effet d'une joie insensée. Un impossible espoir l'étreignit, sa gorge se contracta et il crut qu'il allait pleurer. Il sortit de l'eau, se rhabilla. Grave, il reprit le chemin de la ville. (...) Sur ce corps haut, qui avait tendance à se dégingander, se dressait la tête pointue avec ses petits yeux noirs. Le front droit et uni se posait comme une brique pleine au dessus des sourcils et s'ombrageaient d'une touffe de cheveux rêches... Le visage avait une expression sérieuse, presque farouche.» *Le Métier à tisser, op. cit.*, p. 205.